

CHAPITRE UN

SE FAIRE JONAS : FUIR NOTRE HISTOIRE

« Oh oui ! Le passé peut blesser.
Mais je vois deux solutions :
on peut soit vouloir le fuir,
soit en tirer des leçons. »

— **Rafiki**, tiré du *Roi Lion*

C'est le jour de mon mariage. Nous venons de passer nos derniers examens du semestre d'automne. Et voilà que deux jours plus tard, Duncan et moi, nous nous marions.

Je ne suis pas une fiancée royale ; je porte une robe de mariée empruntée à mon professeur d'anglais. Cette robe est passée de mode depuis quinze ans et elle ne me va pas très bien. Je sais que je n'ai pas l'air très belle avec, mais elle ne m'a rien coûté et je me sens très honorée de ce que mon professeur d'anglais, que j'admire, me l'ait offerte. Je me maquillerai et me coifferai moi-même.

Des amis ont décoré l'église, ils ont cueilli des rameaux frais de pins tout proches. Pour le mariage, nous avons un budget de trois cents dollars. Qui doit payer quoi et pour quoi ? Je n'en ai aucune idée. (J'ai assisté à un seul mariage dans toute ma vie.) Mais à tout juste vingt ans, l'idée que des parents s'impliquent dans notre cérémonie de mariage est scandaleuse pour moi. Heureusement, nos deux mères ne s'en préoccupent pas. Les parents de Duncan et son jeune frère ont pris l'avion depuis l'Alaska pour se rendre dans la petite église de l'Ohio que Duncan et moi fréquentons. Sa grand-mère est venue de l'Oklahoma, son frère aîné et sa femme sont venus de l'Indiana.

Dans l'église, de mon côté, ont pris place ma mère et mon plus jeune frère, venus en voiture depuis le New Hampshire, deux jours plus tôt. Mon père travaille dans une usine de chaussures – il jette des peaux dans une étampeuse – premier emploi régulier qu'il ait jamais eu. Il ne viendra pas. Mes deux autres frères travaillent et ne peuvent pas se libérer. Mes deux sœurs ont des enfants en bas âge et n'ont aucun moyen de venir. Mais je suis reconnaissante d'avoir au moins deux membres de ma famille présents à mes côtés.

La marche nuptiale retentit, la petite église est pleine, essentiellement de fidèles de la paroisse qui nous ont très généreusement adoptés. J'éprouve quelque crainte. Que suis-je en train de faire ?

J'ai l'impression d'être l'artisan de mon propre avenir, et j'en suis aussi enthousiasmée qu'effrayée.

Je descends l'allée, seule bien évidemment ! N'est-ce pas moi qui l'ai voulu ainsi ? Seule jusqu'à l'autel. À vingt ans, je mène ma vie depuis un certain temps et ce n'est pas aujourd'hui que je vais demander l'aide de mon père pour m'accompagner dans cette allée nuptiale. Le tapis est la piste qui me mène vers mon avenir. Duncan et moi vivrons en Alaska, sur une petite île déserte. Nous ferons du commerce de poissons. Nous voyagerons. Ensemble, nous édifierons une vie nouvelle, à huit mille kilomètres des maisons où l'on se sent claustrophobe, loin aussi des petites villes où j'ai grandi. Ce sera une distance suffisamment grande pour que je me libère du passé et devienne la personne que je désire être...

• • •

Ma sœur Laurie s'est enfuie de la maison à l'âge de quinze ans. J'ignorais les détails de ses fugues avant d'écrire ce livre. Elle fuguait souvent la nuit. Elle ouvrait la fenêtre, se laissait tomber sur le sol, et parcourait ensuite trois kilomètres dans l'obscurité jusqu'à la maison de son ami. Une cabane, sur une route boueuse dans un coin perdu. Chaque fois, elle s'était jurée de ne jamais revenir à la maison mais, le lendemain matin, elle avait fait le chemin en sens inverse avant que ma mère ne nous réveille pour aller à l'école.

Mais un soir, ce manège prit fin. Elle rassembla quelques affaires indispensables dans un sac et partit aux environs de minuit. Il était là pour la recueillir, son petit ami alors âgé de dix-sept ans, avec sa voiture brinquebalante. Sa famille possédait dans les bois une vieille caravane dont personne ne connaissait l'existence. Ils s'y rendirent tous les deux. Laurie éprouva alors un mélange de souffrance et de liberté. Que se passerait-il quand tout le monde se lèverait à 6 h 30 et découvrirait son absence ? Peu lui importait alors.

En constatant sa disparition, le lendemain matin, nous n'en fûmes pas surpris. Laurie était différente de nous tous. Elle était d'humeur sombre et lunatique, renfermée. Nous vivions dans le New Hampshire rural et nous, les autres enfants, nous nous échappions de la maison aussi souvent que possible, quand nous avions terminé notre travail, pour passer de longues journées dans les bois, ou sur l'étang pour patiner, ou sur la colline derrière notre maison, ou encore dans le champ de l'autre côté de la rue. Nous avions peu de voisins. Les amis ne pouvaient pas venir jusqu'à nous. Nous étions les amis et les camarades de jeu les uns des autres, mais Laurie ne nous rejoignait pas souvent. Elle se tenait à l'écart et faisait... je ne sais pas ce qu'elle faisait, elle semblait ne pas être souvent dans les parages et, quand elle l'était, il y avait toujours des problèmes. Une année,

elle ne cessa de jouer avec ses rotules jusqu'à ce qu'elle ne put plus marcher. Un soir, elle dégringola les escaliers alors que nous étions seuls, les six enfants, à la maison. Elle devait avoir douze ans et elle était allongée là, blessée. Nous nous demandions quoi faire. Mais nous étions tous persuadés que si cela devait arriver à quelqu'un, ce devait être à Laurie. Elle était une présence *sombre* parmi nous.

Pendant des mois, nous n'avons pas su où elle se trouvait et ce, malgré les recherches de la police. Pourquoi était-elle partie? Nous ne le savions pas; nous avions seulement compris qu'elle était toujours malheureuse. Je lui souhaitais du bien mais je ne m'inquiétais pas pour elle. J'étais trop ignorante du monde pour être en souci. Tout ce que je savais, c'était qu'elle était libérée de notre maison et j'en étais heureuse pour elle. (Aujourd'hui, avec un regard rétrospectif, je peux bien mieux comprendre à quel point c'était difficile pour ma mère.)

Des mois plus tard, on finit par découvrir la caravane, mais Laurie refusa de revenir à la maison. Trois ans plus tard, à dix-huit ans, elle revint pour épouser son petit ami devant un juge de paix.

À chacun sa façon de fuir.

William grandit avec une mère instable et hostile. Il quitta la maison pour entrer à l'université, se maria et ne revint que pour de rares visites.

Vonnie s'enfuit de la maison, se jeta dans les bras de son petit ami et l'épousa à dix-neuf ans.

Randi tenta de disparaître par l'anorexie et des séances d'entraînement sportif excessif, laissant tous les jours libre cours à sa rage sur les routes et les sentiers.

Dena se plongea dans la vie avec ses enfants et sa nouvelle existence, prétendant que tout allait bien.

Lisa refusa toute communication avec son père qui avait abandonné sa famille alors qu'elle était au lycée.

Jimmy n'eut qu'une seule idée en tête: la réussite et il décida qu'il serait le meilleur dans tout ce qu'il entreprendrait.

En fin de compte, et de façon générale, nous quittons l'université, nous nous marions de bonne heure et devenons très vite parents. Nous grandissons et quittons la maison paternelle, souvent trop tôt, parfois pas assez tôt. Nous ne savons pas toujours que nous fuyons ce qui est derrière nous. Il nous arrive parfois d'être à ce point paralysés par notre passé que seule nous habite la pensée de notre avenir. Il se fait presque toujours un silence quand nous travaillons désespérément à édifier une nouvelle vie, à nous forger une nouvelle identité. Il s'agit en effet d'une seconde fuite: nous n'écoutons pas ce que nous avons laissé derrière nous ou nous n'y prêtons pas

attention. Nous franchissons des portes et pensons que la nouvelle demeure choisie sera éloignée et sûre. Mais ce schéma tient rarement.

En effet, Dena continua à souffrir d'attaques de panique en faisant ses courses ou en faisant son ménage, ces actes tout à fait ordinaires dans une vie qu'elle croyait établie et « normale ».

Le mariage de Vonnie se termina par un terrible divorce, ce qui la plongea dans l'alcoolisme, lui fit connaître plusieurs petits amis et la poussa vers une tentative de suicide.

Lisa apporta dans son mariage son passé refoulé. Elle considérait son mari avec suspicion parce que son propre père avait été adultère et l'avait abandonnée. Elle était certaine que son mari agirait de même.

Alors que des coups, des aiguillons et des tentacules de notre vie passée ressurgissent, la Fête des mères et la Fête des pères reviennent chaque année sur le calendrier. Ne savons-nous pas tous ce que signifie lire ces cartes dans les magasins ? Toutes ces lignes d'amour et de gratitude, disant à quel point nos parents étaient toujours là pour nous, nous écoutaient, étaient attentionnés tout au long des années. Nous remettons alors ces cartes à leur place avant d'en prendre une vierge où nous écrirons des nouvelles météorologiques ! Peut-être quelqu'un créera-t-il, un jour, une série de cartes correspondant mieux à notre vie : « Merci, Papa, de... euh... d'avoir joué ton rôle de père biologique », « Merci beaucoup, Maman, de m'avoir donné... euh, de m'avoir donné la vie », « Bonne Fête des pères, Papa. Merci de n'avoir pas crié sur moi autant que tu l'aurais pu ».

Peut-être encore pendant un film ou une pièce de théâtre, assistons-nous à un instant de tendresse entre un père, une mère et un enfant, si intense que nous retenons notre souffle. Peut-être même versons-nous des larmes. Une année, j'ai assisté à un séminaire intitulé « La bénédiction ». Il était question de parents qui laissent un héritage, donnant à leurs enfants leur bénédiction et leur soutien au moment où ils entrent dans la vie. Combien sont-ils à avoir reçu tout cela ? Je suis sortie de l'auditorium en pleurant. Pourquoi ne sommes-nous pas tous sortis en courant ?

Cependant, nos souvenirs ne sont pas toujours douloureux. Après une conférence dans une faculté chrétienne sur le thème du retour à la maison, j'ai été invitée pour un déjeuner privé. Il se tenait dans une salle à manger aux murs lambrissés de panneaux de merisier, réservée aux orateurs et aux donateurs potentiels. Plutôt embarrassée, je pris place pour le repas aux côtés du président et de différents membres de la faculté. Au milieu du repas, le président se tourna vers moi pour me demander : « Que fait votre père ? »

Je le regardai, interloquée. À l'époque, j'avais trente-six ans, j'étais mariée et avais trois enfants. J'avais quitté la maison depuis dix-

neuf ans. Mes parents avaient divorcé dix ans auparavant. Je n'avais aucun contact avec mon père. Alors que dire à ce président en costume de grand couturier, devant nos serviettes de table en tissu et un délicieux repas ? Mon esprit fut pris dans un tourbillon tandis que je cherchais comment lui répondre. Soudain, je compris ce qu'il demandait et lui dévoilai la terrible vérité.

« Il était représentant de commerce, mais ne réussissait pas à vendre et a donc été fréquemment sans emploi. À présent, il travaille dans une usine. Il est athée. »

Le président cligna des yeux, les écarquilla une demi-seconde et son sourire se figea. Il hocha la tête, puis se détourna. Il m'adressa à peine la parole pendant le reste du repas. À partir de ce moment, je fus exclue : jugée et trouvée en faute... à cause de mon père.

Peu importe l'éloignement où vous emmènent vos voyages, le jour arrive où un appel téléphonique, un après-midi, au milieu de votre vie, peut tout faire basculer.

La sœur de Vonnie l'appela un jour : « Maman est mourante. Elle veut te voir. » Vonnie venait de conduire ses enfants à l'école. Comment pouvait-elle aller voir sa mère ? Elle ne l'avait pas vue depuis vingt ans – et la peur était toujours présente. Elle devait y aller ; elle le savait. C'était la meilleure chose à faire. Mais comment ?

Vonnie, ébranlée par le retour de souvenirs enfouis, se rendit chez son médecin et s'approcha de la fenêtre. La secrétaire la regarda, leurs regards se croisèrent et Vonnie éclata en sanglots. Quand le médecin eut entendu son histoire, il prit rendez-vous pour elle auprès d'une conseillère.

Au bout de quelques jours avec la conseillère, Vonnie reconnut aimer encore sa mère, aussi difficile à admettre que ce fût. Elle comprit qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer, mais que sa mère n'avait jamais pu lui rendre cet amour. « Je pouvais sans problème dire que je l'aimais, mais elle, elle ne pouvait pas m'aimer, dit-elle. Quand j'ai saisi la vérité, un poids est tombé de mes épaules. J'ai enfin senti que j'avais un certain contrôle sur la situation. » Peu de temps après ces visites d'urgence chez la conseillère, Vonnie prit la décision de se rendre auprès de sa mère.

En arrivant dans l'allée, ses mains tremblaient. Elle était encore remplie de crainte. Quelques instants plus tard, elle pénétra dans la chambre et regarda avec précaution la femme alitée, aux cheveux blancs et aux yeux fermés. Elle était frêle, handicapée, incapable de parler, de bouger et de se nourrir. Sa sœur lui avait appris qu'elle vivait ses derniers jours de maladie d'Alzheimer. Elle ne reconnaissait plus personne depuis un certain temps.

Vonnie s'assit sur le lit, à côté d'elle. Cette mère mourante ouvrit les yeux, dans le vague, et se mit à regarder à droite et à gauche. Elle

aperçut Vonnie, sa fille aînée. Elle lui murmura : « Je n'aurais pas dû être aussi dure avec toi. » Puis, elle fondit en larmes.

Pour la première fois, Vonnie s'était retournée pour regarder derrière elle. Cet événement changea sa vie.

• • •

Le coup de fil d'une de mes sœurs fit également irruption dans mon existence, deux ou trois ans après notre visite familiale à Sarasota. Cet appel intervint alors que je préparais le souper, surveillais les devoirs des enfants et intervenais dans les disputes entre frères. Parallèlement, je préparais un livre dans ma tête. Toutes ces choses accaparaient ma vie.

« La semaine dernière, Papa est tombé sur le trottoir en sortant d'un magasin. Il n'a pas pu se relever. On a dû appeler une ambulance. Il est maintenant sorti de l'hôpital. Les médecins viennent de m'apprendre qu'il avait probablement été victime d'une petite crise cardiaque. »

Mon père avait alors quatre-vingt cinq ans. Comment cette nouvelle aurait-elle pu me surprendre ? Il avait fumé toute sa vie et son aliment préféré était la glace ! La question la plus importante était de savoir pourquoi il avait vécu si longtemps. Puis, tout d'un coup, je me le suis représenté, allongé sur le trottoir, quelques personnes rassemblées autour de lui et j'ai ressenti comme un coup de poignard dans le ventre. *Il s'agit de mon père.* S'il était mort, nous n'aurions pas été informés... et pendant combien de temps ? Peut-être une semaine. Il n'avait dit à personne dans son lotissement qu'il avait des enfants.

« Comment l'as-tu su, Laurie ?

– Je lui ai parlé au téléphone aujourd'hui. »

Silence.

« Alors, tu parles à Papa ?

– Oui, je l'appelle presque toutes les semaines, dit-elle, la voix calme et assurée.

– Et lui ? Est-ce qu'il te parle ? De quoi discutez-vous ? (J'étais incapable de cacher ma stupéfaction et ma confusion. Je ne pouvais pas croire que, de ses six enfants, elle était la seule à l'appeler.)

– Oui, il parle. Je lui pose des questions, il répond. Il m'arrive d'être au téléphone avec lui pendant trois quarts d'heure. »

J'en croyais à peine mes oreilles.

« Que dit-il ? Il ne nous a jamais parlé.

– Je ne sais pas. Nous parlons tout simplement de tout ce qui se passe. »

Un instant, je gardai le silence et demandai :

« Pourquoi fais-tu cela, Laurie ?

– Je pense qu’il a besoin de quelqu’un pour s’occuper de lui » répondit-elle simplement, sans jugement.

C’était là une idée nouvelle. Je ne savais pas quoi en penser. Pourquoi Laurie ? Elle s’était enfuie de la maison précisément à cause de lui.

Les enfants, les victimes, ne sont pas les seuls à fuir. Mon père avait fui, lui aussi. Quand il travaillait, il était représentant commercial. Tous les matins, il endossait son costume, buvait rapidement son café et quittait la maison. Il était en route toute la journée, parfois la semaine entière, dans toute la Nouvelle Angleterre. Il payait son carburant et donnait de son temps. Il s’arrêtait pour boire un café dans de petits bistrot et les salons de glace *Friendly*, un luxe impossible dans l’économie pour ainsi dire inexistante de notre famille. Il rêvait d’un dernier « au revoir » afin de faire seul le tour du monde à la voile, le restant de sa vie.

Quand mes parents finirent par divorcer, nous avons tous quitté la maison. Mon père s’enfuit vers la Floride où il séjourna sur un bateau à voile délabré de huit mètres cinquante, à des milliers de kilomètres de sa famille. Il ne revint à la maison qu’une seule fois, pour y passer deux nuits à l’occasion d’une réunion de famille et seulement parce que mon frère avait parcouru trois mille trois cents kilomètres jusqu’en Floride pour aller le chercher et l’y avait reconduit dès le lendemain.

Nous avons tous été fugitifs. Nous avons tous fui, loin de nos histoires, de notre passé. Mais il arrive parfois que nous fuyions également notre futur, un avenir que nous ne pouvons pas imaginer, un avenir que nous ne voulons pas contribuer à forger.

Je connais quelqu’un dont ce fut le cas. Peut-être le connaissez-vous, vous aussi. Il menait une vie d’apparence normale, il y a deux mille huit cents ans, un homme qui devait garder son emploi, avait des factures à payer, des parents à satisfaire. C’est alors que « *La parole de l’Éternel lui fut adressée* » et nous savons que cette parole allait semer le trouble.

En effet, c’est ce qui se produisit. Jonas considérait que le monde était évidemment dans un état épouvantable, mais que la situation était gérable. Sa propre existence n’était guère une partie de plaisir, mais c’était sa vie et il savait où aller quand les choses devenaient difficiles. Il avait ses copains, ses repaires et ses fréquentations. Il

savait également où adorer car ce n'était pas un gars comme les autres. Il était prophète et avait une tâche difficile à accomplir : être le porte-parole de Dieu. Mais là, il lui a été demandé de quitter une vie qu'il connaissait bien et gérait bien.

« Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et crie contre elle ! Car sa méchanceté est montée jusqu'à moi » lui dit Dieu. Il sonnait l'alarme, ce qu'il a parfaitement le droit de faire.

Nous savons ce qui arriva ensuite. Nous avons tous entendu ce récit depuis notre enfance. Même ceux qui n'ont pas fréquenté une école du dimanche ont, d'une manière ou d'une autre, entendu l'histoire fantastique d'un homme qui s'enfuit loin de Dieu, se fit avaler par un grand poisson qui le vomit trois jours plus tard. (Ai-je dévoilé la fin de l'histoire pour quelqu'un ? Désolée !) C'est ce dont se souviennent les enfants : Jonas, le prophète « recraché ». Mais, pour nous qui vivons à l'heure actuelle, l'histoire de Jonas fait écho. Il avait été appelé à se rendre dans une grande ville impie, située dans un pays voisin. Ses habitants étaient des ennemis pour Jonas et ses compatriotes à cause de leurs origines, de leur violence et de leur cruauté. De plus, ils avaient maltraité son peuple, peut-être même Jonas en personne. Il avait toutes les raisons de les détester. Et voilà qu'il devait se rendre auprès d'eux et prêcher au nom de Dieu.

Prêcher *contre* eux n'était pas un problème. Là, le problème était qu'il devait les avertir du sort qui les attendait : s'ils ne se repentaient pas, ils seraient détruits.

« Destruction ? Destruction totale ? Pourquoi les en avertir ? dut se dire Jonas. Pourquoi leur donner l'occasion de se repentir ? Combien de fois la destruction avait frappé Israël et combien de fois le jugement était tombé ? »

Oh ! Quel goût amer ! Devoir prêcher : « *Repentez-vous* » à des ennemis qui ne méritaient que la mort... Être obligé d'offrir la miséricorde à ceux qui n'avaient jamais fait preuve de miséricorde ! Quel était donc ce genre de Dieu qui ne respectait pas les limites et n'appliquait pas la justice qui convient ?

Il ne put le supporter et prit donc la fuite. Il nous ressemble. Oui, en route vers un navire en partance pour la direction opposée. N'est-ce pas ce que nous faisons ? Nous ne courons jamais vers ce qui doit être accompli. Bien au contraire, nous empruntons le chemin inverse. C'est logique, tout à fait sensé... jusqu'à ce que nous nous souvenions de Dieu, que nous nous rappelions qui il est, que ce monde lui appartient et non à nous... jusqu'à ce que nous comprenions qu'il est absurde d'essayer de prendre nos distances loin du Dieu unique.

C'est cependant ce que nous ne cessons de faire. Ce livre a failli ne pas voir le jour puisque après m'être crue appelée à le rédiger (non par une voix venue du ciel, mais presque), je m'en suis détourné.

née. Je l'ai ignoré pendant deux ans environ, m'occupant de bien d'autres choses. J'ai tourné en rond et « mariné », ces deux années durant, avec cette vie et ces souvenirs auxquels j'avais toujours voulu échapper – Pourquoi s'engager dans cela ? Pour quelle raison devrait-on effectuer ce retour en arrière ?

Maintenant je sais pourquoi. Au cours d'un séminaire où j'étais l'oratrice, je fis la connaissance de Vonnie. Après la dernière réunion, une femme au visage clair et ouvert, aux longs cheveux, de mon âge à peu près, vint me trouver avec une amie qui, de toute évidence, l'accompagnait pour la soutenir. Qu'avait-elle à me demander ou à me dire pour avoir besoin d'un tel soutien ?

« C'est à propos de mon fils. Il vient de m'écrire pour me dire qu'il était devenu athée. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais j'ai compris une chose : je ne lui avais pas raconté mon histoire. »

Je lui adressai un sourire d'encouragement, car je le comprenais, nous cachons des choses à nos enfants.

« Il ne sait pas ce qui m'est arrivé ni comment Dieu m'a secourue. Je dois écrire mon histoire, j'en suis convaincue. Avez-vous quelque suggestion quant à la manière de m'y prendre ? »

Oh, bien, pensai-je. C'est facile. Je connaissais le livre à lui recommander, lui en citai le titre qu'elle nota.

Son amie lui donna un petit coup d'épaule. « Raconte-lui, parle-le lui en. »

J'étais fatiguée. Au cours des deux jours précédents, j'avais beaucoup parlé, mais de cette femme se dégageait quelque chose d'impérieux. Je me tournai vers des chaises derrière nous, les invitant à y prendre place. « J'aimerais vous entendre. »

Elle se mit à parler et j'écoutai, abasourdie, tandis qu'elle racontait son histoire. Je ne voulais pas croire ce qu'elle me disait. Je ne voulais pas croire ce que lui avaient fait ses parents. Je voulais penser qu'elle était perturbée, que j'avais à faire à l'une de ces personnes qui évoquent des histoires invraisemblables de mauvais traitements, une victime droguée incapable de se constituer une identité ou un semblant de dignité sans la pitié et l'attention des autres. Mais en l'écoutant, je comprenais que ces propos étaient authentiques, je le constatai sur son visage et sur celui de son amie.

Quand elle eut fini, je laissai un instant le silence s'installer autour de nous. Je lui dis enfin : « Vous avez raison. Vous devez raconter votre histoire, Vonnie, pas uniquement pour votre fils, mais pour vous-même. C'est votre héritage, aussi laid et horrible soit-il. » Je paraphrasai l'une de mes citations préférées de Patricia Hampl : selon elle, notre passé nous est confié et nous devons tirer quelque chose du « fardeau de notre témoignage ».

Elle acquiesça. Elle le savait et moi aussi désormais. J'avais cru toute ma vie que la puissance du langage nous amène à la vérité et à la liberté. Ne croyons-nous pas tous que « *la vérité nous rendra libres* » (Jean 8:32)? J'ai passé une grande partie de ma vie professionnelle à enseigner aux autres cette démarche et je l'ai moi-même entreprise. J'ai consacré huit années à la rédaction d'un mémoire douloureux de ma propre existence, passée et présente. Tout comme les professionnels de la mémoire, je conseille à mes étudiants de faire face à leurs dragons, à leurs vieux démons et de pénétrer dans les forêts sombres de leur passé.

Je le leur dis car je désire qu'ils écrivent des choses importantes et non des banalités divertissantes. Cependant, il existe aussi des raisons plus profondes. Lorsque nous fuyons notre histoire, nous fuyons notre propre moi et nous courons de grands risques. Nos souvenirs constituent les bases mêmes de notre identité, « la texture de notre âme » selon le docteur Dan Allender.

« L'oubli est un pari que nous faisons tous, quotidiennement, et qui nous le fait payer très cher. Le prix de l'oubli, c'est une vie de répétition, une façon hypocrite de raconter, une perte du soi. »

Il s'agit d'un prix suffisamment élevé : ne pas savoir qui nous sommes. Or, le prix réel est encore plus grand. Dans ce même traité, le docteur Allender déclare, à juste titre, que chaque blessure, chaque malheur constitue également une chance de rédemption. Quand nous voulons ignorer le passé et essayons de faire table rase, « nous perdons une autre occasion de faire l'expérience de la mystérieuse rédemption de Dieu dans notre vie. »

Est-il naïf de croire une rédemption possible, même après de terribles histoires? S'agit-il d'un désir d'accomplissement digne d'un conte de fées, s'agit-il de croire que chaque « il était une fois » s'achève sur une fin heureuse? Même dans ma propre petite histoire, j'ai éprouvé de grands doutes, des incertitudes qui m'ont maintenue à une certaine distance de sécurité.

Il existe tant de raisons logiques à la fuite, au doute. Nous fuyons notre histoire – les pages écrites derrière nous – et fuyons, par là même, une issue que nous ne pouvons pas entrevoir ni même réellement désirer. Nos parents peuvent-ils vraiment changer? Le pouvons-nous? Comment extraire *l'amour* d'une pierre et même plus difficile encore : comment extraire *le pardon* d'une pierre et l'offrir à une personne qui ne le mérite pas?

Ce livre est entre vos mains maintenant. Peut-être la fuite s'arrête-t-elle ici et avez-vous suffisamment de courage pour sortir de votre histoire, aller de l'avant et entrer dans une vie nouvelle, comme

Jonas. Il s'est enfui... mais l'histoire ne s'arrête pas là pour autant : elle empire. Le vent rugissant, la tempête en mer, le navire en perdition, les vagues blanches déferlant sur le pont jusqu'à ce que l'on découvre Jonas, le fugitif.

Il s'était, pendant des heures, recroquevillé dans la cale, attendant que Dieu remarque qu'il se rendait invisible. Mais l'équipage l'ayant découvert, il eut enfin le courage d'agir. Les gens allaient mourir s'il n'agissait pas et tout de suite, immédiatement !

Jonas agit. Il confessa sa responsabilité. Il expliqua qu'il fuyait loin de Dieu et il enjoignit aux marins de le jeter à la mer pour le salut de tous. Certes, il allait peut-être mourir, mais s'ils ne l'abandonnaient pas au courroux de Dieu, ils mourraient tous.

Il nous arrive de nous arrêter quelque part. Prendre ce livre peut représenter un premier pas pour certains, la première occasion de ralentir le rythme suffisamment longtemps pour réfléchir : il est sans doute temps. Nul ne peut fuir à tout jamais.

Je me suis arrêtée, moi aussi. Je suis revenue. Ainsi commença le retour de mon père dans ma vie, ou plutôt mon retour dans sa vie. Et le voyage que j'avais si longtemps repoussé – la marche sur le chemin du pardon – s'amorça. Je n'avais pas souhaité cette expédition particulière dans ma vie. J'avais mes raisons : je suis occupée, je suis écrivain, directrice de publication, oratrice, mère de six enfants. De plus, je travaille dans une entreprise de pêche. Je n'avais ni place ni temps à ma disposition pour un homme qui ne m'avait apporté que des blessures.

Mais je le sais à présent : si je n'avais pas écouté et suivi cette pulsion vers l'obéissance, je serais passée à côté des manifestations les plus stupéfiantes du caractère et du cœur de Dieu.

C'est aussi ce qui vous attend.

Épilogue... avec Docteur Jill

Notre père et notre mère ont la merveilleuse opportunité d'établir avec nous les premières relations et de dresser la scène pour toutes celles à venir. Nos parents nous conçoivent, nous portent, nous mettent au monde et nous emmènent à la maison. Cet environnement sera l'incubateur d'où nous émergerons pour devenir la personne que nous sommes.

Dans un monde idéal selon Norman Rockwell, nous devrions trouver de la nourriture, des encouragements et la santé nécessaires au voyage passionnant qui nous conduit vers la maturité. Hélas ! Les histoires que nous venons de lire ont une saveur bien différente. Il ne s'agissait pas d'histoires d'amour, de mamans tendres, de papas

ayant apporté à leurs enfants une bonne mesure de soins et d'attention. Ce ne furent pas des parents qui, de manière touchante, furent le reflet de nos qualités individuelles uniques et attachantes ni de nos caractéristiques durables.

Dans le meilleur des cas, l'image que nous renvoient ces miroirs parentaux semble trouble. Elle révèle plutôt de la négligence, de la distance, un manque de communication et un aveuglement émotionnel. Peut-être ces pères et mères auraient-ils désiré aimer leurs enfants, mais eux-mêmes étaient profondément « embourbés » dans leur propre passé non réglé, non résolu. Ils n'étaient tout simplement pas disponibles sur le plan émotionnel, ni capables d'être parents.

Que fait un enfant d'un reflet qui ne correspond pas à son expérience? Si ce scénario se reproduit sans cesse au point de devenir une norme, l'enfant se met à douter constamment de lui-même ou à vivre dans la confusion. Il arrive souvent que l'histoire personnelle d'un parent faite de mauvais traitements, de dureté, de problèmes et de déceptions rejaille sur les enfants. Malheureusement, pour nombre d'entre nous, nous reproduisons les schémas de comportement les plus nuisibles forgés par nos parents, jusqu'à ce que nous les reconnaissons et que nous nous confrontions à eux.

Leslie avait un père qui ne communiquait pas, en dépit de tous les efforts qu'elle faisait. Elle ne pouvait évoquer aucune fantaisie pour détourner la dure vérité du vide dont elle avait fait l'expérience avec lui. De son côté, Vonnie, heureusement encouragée par la sollicitude d'une amie à ses côtés, tendit la main à Leslie, prête à se montrer disponible et à écouter. Les trois femmes s'assirent ensemble, décidées à s'investir en amour et en énergie afin de véritablement communiquer, entendre et savoir. Vonnie et son amie, avec Leslie, s'aidèrent l'une l'autre à ne pas être seule, à supporter l'insupportable et à faire un pas de plus sur le chemin de la guérison et du pardon.

Être totalement connu des autres tout en étant réellement aimé favorise une guérison profonde et durable.

Considérez le modèle qu'est Jésus-Christ dans l'histoire de la femme samaritaine au puits. Un homme juif, Jésus, au grand dam de ses compagnons de route, osa entrer en conversation avec une femme de basse extraction (à cette époque considérée comme telle). Après leur entretien, « *la femme laissa donc sa cruche, s'en alla dans la ville et dit aux gens : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait* » (Jean 4:28-29). Cette femme avait passé sa vie à courir et à se cacher dans des relations illicites. Quand ce qui nous revient à la figure s'avère réel et correspond à ce que nous sommes, nous nous savons vus et connus. Jésus fit preuve de respect envers cette femme et ce, en dépit de sa conduite. Alors qu'il venait de lui dévoiler avec amour sa propre vie, elle éprouva un tel sentiment de sécurité qu'elle lui dit la vérité. Elle put recevoir joie et guérison d'avoir quitté ses retranchements pour entrer dans la lumière. Elle fut libre

d'aller trouver les autres, d'amorcer des relations fructueuses.

L'impact d'un parent est considérable, au-delà de toute description. Même face à la réalité, un enfant aura souvent cette pensée : « Mon père, ma mère a raison car après tout, il ou elle est mon père, ma mère. Il ou elle est adulte et moi un enfant, donc j'ai certainement tort. »

Les enfants modifient alors leurs perceptions pour qu'elles correspondent à ce qu'ils entendent et voient. Lorsqu'un parent n'est pas en mesure de refléter et contenir les pensées et les sentiments d'un enfant, ce qui est renvoyé à ce dernier est qu'il ou elle est seul(e). Des gamins peuvent se dire par exemple : « Je suis de trop pour Maman » ou « Je ne suffis pas à retenir l'intérêt de mon Papa ».

Au cours de leur croissance, les enfants sont égocentriques. Ils considèrent les actions ou les réactions des autres par rapport à eux-mêmes. Ils raisonnent à peu près comme ceci : « Si j'ai besoin de toi pour mes soins essentiels et ma subsistance, alors tu occupes une place centrale dans ma vie et donc, nous évoluons ensemble. »

Mais, au fur et à mesure de leur croissance, les enfants apprennent la séparation corporelle et temporelle. Ils acquièrent des idées et des influences nouvelles. Je rappelle souvent à mes patients qu'à un moment donné, il nous arrive de revenir à une certaine période de notre enfance. Quand surgit une blessure, nous réagissons souvent à partir d'un seuil émotionnel plus jeune que notre âge chronologique. Lorsque nous établissons un lien entre les traits d'événements passés et nos détonateurs présents, que nous les situons dans des relations saines, nous commençons à intégrer les parties sous séquestre et brisées de notre vie.

Si nous n'établissons pas ces liens, nous fuyons.

Questions d'étude

1. Vous sentez-vous parfois comme Jonas, fuyant une chose que vous êtes censé accomplir? Avez-vous vécu ce genre d'expérience en relation avec un membre de votre famille?
2. Êtes-vous conscient des domaines où intervient votre fuite (tels que l'évitement, l'hyperactivité, l'alcool, les excès de table, etc.) particulièrement quand il s'agit de certains membres de votre famille? Et tout comme Jonas, êtes-vous rongé par des sentiments (tels que la colère, l'anxiété, la crainte, la dépression) dont vous ne réussissez pas réellement à vous dégager?
3. Vos tentatives de fuite fonctionnent-elles bien pour vous et dans quelle mesure? Que se passerait-il si vous ne fuyiez

pas? Citez un exemple de la manière dont votre fuite loin de vos souffrances passées peut vous entraver dans la réalisation de votre appel ou objectif dans la vie.

4. À quoi ressemblent « les entrailles de votre grand poisson »? Quelles excuses ou croyances vous engloutissent et vous empêchent de faire face à la vérité et à la souffrance?
5. À la lecture de ce chapitre, quelles situations particulières de votre vie vous sont revenues à l'esprit?
6. Lisez dans Jean 4:1-26 l'histoire de la femme samaritaine au puits. Se trouve-t-il dans votre vie une personne qui connaisse toute votre histoire? Ou une partie? Si oui, qui? Cette personne est-elle toujours dans votre vie? Si non, pourquoi?
7. Dans quelles circonstances lui avez-vous raconté votre histoire?
8. Quels facteurs vous aident à déterminer votre capacité et disposition à être vulnérable avec une autre personne?
9. Les gens avec qui vous avez partagé votre histoire ont-ils réagi de manière identique ou différemment de ceux qui vous ont blessé? Cette expérience ou une autre a-t-elle confirmé un événement qui se répète?
10. Quels sentiments et quelles pensées vous sont restés après que vous avez raconté votre histoire? Avez-vous été capable de vous dévoiler totalement? Pourquoi? Pourquoi pas?